

## INTRODUCTION

*Toutes les propretés sont du luxe : cherchez de toutes vos forces à vous y soumettre.* Mon père aimait tant cette encourageante pensée (signée Audrey Jefferson) qu'il l'avait fait imprimer en lettres capitales par son ami Ambrose Bridges, l'avait lui-même encadrée et pendue dans la salle de bain de telle façon que les miroirs s'en renvoyaient l'image.

Ces mots furent beaucoup dans le fait que j'eus une adolescence si sale et des aventures si douteuses. Je serai sans doute à en parler. Sans doute ? Sûrement.

J'en suis actuellement venue à ne pouvoir écrire, et en particulier ce qui va suivre, que dans un état de propreté extrême : je me douche le matin pour la journée, le soir pour la nuit ; je

ne passe que du linge frais lavé ; la maison est sans reproche, tout comme le jardin. Mon père sourirait d'orgueil de me savoir dans cet état, et ce bien que l'orgueil soit de ces sentiments que n'a pas à nourrir un pasteur baptiste.

J'aime Maximilien, sans doute m'aime-t-il, mais rien n'est dit, mais rien n'est fait. J'en suis là à constater que rien n'est plus aveugle que l'amour, ni plus clairvoyant. C'est là un très étrange état où se mélangent de la stupeur non encore dissipée, une espèce de rage sourde et lumineuse, une vague envie de pleurer et de rire, de sourire tout au moins, l'impatience des nerfs et la patience du cœur, et je n'en finirais pas de marier les mouvements les plus contraires de ce que mon père appellerait *âme*, et je l'imiterai pour la raison que je n'ai pas d'autres mots moins vagues à ma disposition.

Je dois me tromper mais aimerais dire vrai. Je n'ai aucune notion de l'étymologie des mots de la langue française. Cela dit, j'aime à m'imaginer que le mot *amour* est dérivé du mot *âme* pour la raison qu'il en est le souffle irradié. Sans doute, dans le contexte social qui est le mien, où triomphent l'envie et la paresse, je crains de marcher à contre-courant.

Il me semble, quand on aime à ma façon, que c'est aller dans ce sens : l'amour ne consiste

en rien d'autres que de contempler en moi, dans la solitude et le silence, la représentation que je me fais de Max. Il semble alors que je me sente *sourdement* devenir ce que je contemple. En fait, je l'avoue, et aime l'avouer, je suis devenue ce qu'il est.

C'est là l'absurdité la plus véridique et la plus lumineuse que je connaisse, et je le sais pour la vivre.

Rien de miraculeux là-dedans. C'est pour moi maintenant l'état le plus naturel du monde. J'en tire la plus parfaite liberté : il me paraît qu'il ne peut disparaître sans que je disparaisse moi-même. Que la lumière s'éteigne, s'efface tout ce qu'elle éclaire.

il m'est difficile de parler de ceci. Cet état, tout naturel qu'il paraisse, est d'autant plus remarquable qu'en bonne Américaine je crois à la puissance des sens et à la vanité des phantasmes. Ce désir en moi qui brûle est la preuve la plus certaine de mon amour, et mon amour n'est rien d'autre, je crois, à bien y songer, et aussi singulier que cela puisse paraître, que le désir sublimé par la raison.

Je n'aime guère les majuscules, mais j'écrirais volontiers la Raison. Les dieux sont morts. Il ne m'en reste qu'un, celui de cet amour – qui n'est rien que cet amour-même. Si je ne puis

rien contre lui, c'est que, de la vie humaine, la Raison est le soleil même et, qu'incarnée, cette lumière, elle me comble. Cette espèce d'amour passe toutes les autres et donne une foi paisible dans les possibilités de l'âme et l'ascétisme du corps. Je me suis persuadée que si je veux durer dans cet état, il me faut renoncer à l'idée d'avoir une idée précise de quoi que ce soit dont nous fait don cette planète singulière. Les choses sont ce qu'elles sont, les hommes de même, et je ne fais pas exception : il ne s'agit pas de changer le monde mais d'abord de le connaître. Et comment mieux le connaître que par la musique, dont Maximilien est un des maîtres – Maximilien qui a été trouver sa maxime je ne sais où, et qui la répète souvent : *Ne impedias musicam* – n'entrave pas la musique.

Cela fait déjà tout un temps que j'écris l'aventure trop lourdement vécue par Maximilien. C'est à travers elle que j'essaie de le connaître, comme moi-même à travers lui.

J'avouerai que c'est le premier texte long que je rédige, et je suis lasse. J'aimerais écrire quelques pages qui me situent et le situent. Je ne songe pas sans sourire à cette citation de Sedaine que j'ai lue dans un agenda offert par les fards *Monriél* : « Un livre sans préface est une femme de condition sans rouge : cela n'annonce

pas ». Mais de toute ma vie j'ai nourri pour le maquillage une espèce de haine larvée, indécise, celle de tous les artifices destinés à soi-disant embellir l'apparence : jamais je n'ai vu ma mère aussi moche qu'avec ses gammes de rouges qui hurlaient et de bleus, voire de verts, destinés, à l'entendre, à lui faire les yeux d'Antinéa. Et puis non, je ne vais pas vous rapporter ses considérations imbéciles à propos des yeux de Liz Taylor et du noir funèbre qui les cernait « à des fins de tragédie ».

De tragédie, je m'en rappelle une où mon père entra dans une colère digne du Dieu d'Abraham et de son Moïse herculéen lorsqu'il brisa les Tables de la loi à la vue du veau d'or : j'appris plus tard, lors de confidences de fatigue, qu'elle s'était maquillé les tétons d'écarlate. Ce souvenir me rendrait encore hilare, mais en toute autre circonstance.

Pas de préface. *Introduction* me semblerait plus congruent : ce mot n'a pas ma sympathie. Laissons. Mais quoi ? J'ai encore dans l'oreille le mot de Maximilien : « Une femme en vaut une autre jusqu'au moment où elle rédige une préface ». C'est bien là un exemple de son humour fatigué. Pas de préface, là, c'est dit.

Mieux que quiconque, le lecteur sait qu'un texte ennuyeux ne se lit pas. Nous sommes

ainsi faits – si heureusement faits – que nous sommes persuadés de ceci qu'« il n'y a jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire ». Bien d'accord, quoique séparée de lui par le sexe, la caste, l'Atlantique et deux siècles, bien d'accord avec Fontenelle, auteur de cette pensée parfaite à laquelle j'applaudis, et comme lectrice, on l'entend bien, et comme auteur aussi, qu'on le sache. Car, avant que de tracer la moindre ligne sur Maximilien Freeman, j'ai d'abord été une lectrice passionnée des pages qu'il a écrites.

Une introduction, oui. Je ne puis pas lui échapper. Le mot n'a pas la mauvaise réputation de *préface* : le préfacier a toujours une idée derrière la tête, une idée quelque peu dictatoriale : lisez ces pages, s'il vous plaît, dans le sentiment que je vous indique. On me prend la main. Je n'aime pas qu'on me prenne la main. Cela dit, ne peut-on rêver d'introductions délicieuses, en tout semblables à ces *antipasti* dont les restaurants italiens ne sont pas avares ? Et puis, sans en chercher à forcer la main de quiconque, et puis ceci que j'ajoute, ceci : sans être d'une nécessité absolue pour comprendre ce que j'appellerai le *roman* (on pourrait discuter sur le mot), cette introduction pourra être, à qui la lit, d'une utilité certaine : c'est l'évidence même. Or l'utilité postule l'intérêt. Et l'intérêt

mène le monde, quoi qu'en disent les hypocrites.

Et si j'écrivais *avant-dire* ? Oh, ces scrupules ! Je suis une femme à scrupules et, je m'en rends compte tout à coup, plus encore lorsque j'écris. Une maladie... une maladie de l'orgueil ? Ce serait désagréable. J'interrogerai Max à l'occasion et, sans doute, me dirait-il d'être moins sévère avec moi-même, ce qui est bien le conseil à attendre de quelqu'un qui montre, pour l'écriture musicale, la sévérité la plus patente.

Un avant-dire... Je me rends bien compte que vous intéressez avec un avant-dire, même, à mes yeux, de première nécessité... la croix et la bannière, n'est-ce pas ?... – la croix sur le plastron, la bannière sur les fesses, dirait Maximilien. J'aimerais ici écrire – assez naïvement, sans doute – que j'ai de ceux qui me lisent la meilleure opinion, non point parce qu'ils me lisent mais, tout simplement, parce qu'ils sont hommes – êtres humains, vous m'entendez.

Je suis ainsi faite. Je suis de ces femmes dont Nims a pu écrire : *The refuge uncertain at the door / You make at home* : Sur le seuil tu accueilles le réfugié / Et il se sent chez lui. Il est vrai que Nims, John pour sa mère, Frederick pour sa femme, est de Chicago – où, pour l'instant, je suis à écrire ces lignes. (Un éditeur m'y attend entre deux portes, un coutelas entre les dents).

Me faut-il ici faire savoir que mon grand-père Joyce (Edgar Lee) y est né, au 389 de la Paradise street, et qu'on n'est pas de l'Illinois sans que...

Mais laissons ces considérations par trop régionales.

J'attire plutôt votre attention sur ceci, qu'ils sont nombreux – des gens cultivés, charmants, vraiment exquis – qui soutiennent que, très singulièrement, la poésie ne s'est jamais intéressée au corned-beef. Ils le soutiennent, oui, ils osent le soutenir. Rien de plus faux : venez visiter Chicago, vous y trouverez au moins deux poètes pour en chanter l'excellence. Excusez-moi pour cette courte digression, que je me suis autorisée pour vous mettre en appétit. « Il est de la musique comme de la poésie », dit Max.

Soyons logique. Ou elle est bonne, et l'on s'en délecte, ou elle est mauvaise, et on l'abat au fusil d'assaut ; ou elle n'est ni l'un ni l'autre, et réciproquement : que faire dans ce cas sinon l'essayer sur le poisson rouge ou le facteur des postes ? » J'ai du lecteur la meilleure opinion, disais-je. Je le présume de bonne foi et imagine qu'il tient à porter sur les choses le jugement le plus juste. Dans ces quelques lignes *nécessaires*, je n'ai d'intention que de l'éclairer au mieux – de *mon* mieux : voilà pourquoi je rapporte l'histoire de ce livre – le livre de ma vie (entendez

le livre auquel je tiendrai le plus au déclin de mon existence).

*Faits vécus et rêvés, humeurs et opinions de Maximilien Freeman, compositeur* : voilà le titre auquel je m'étais résolue et ce, à première vue, pour une seule et unique raison : sa clarté. Il me semblait couvrir assez bien le contenu de l'ouvrage et même, par réflexion, celui des pages où je ne parle que de moi. Je tairai les autres titres qui m'étaient venus, sinon celui-ci pour lequel j'éprouve encore le penchant le plus vif et que j'ai emprunté à Rimbaud : *Ambre et spunk* (Maximilien, on le sait sans doute, a écrit sur *Dévotion* – le texte d'où sont tirés ces mots – une musique superbe : rappelez-vous sur *ambre* le « glissando horizontal » du trombone, sur *spunk* les fusées conjuguées des deux petites trompettes en ré).

*Faits vécus et rêvés...* J'aimais ce titre, non seulement pour la raison que j'ai dite, mais également pour sa longueur. Je me fais de Max une telle opinion qu'il m'avait semblé, à l'époque, qu'il fallait au texte où je parle de lui un titre dont la longueur convienne à son génie. Opinion d'enfant... ou plutôt d'adolescente amoureuse... Je souris.

« Le sourire est la moins vilaine des grimaces », disait mon père. Que les fidèles sourient quand

ils mettent les pieds dans le temple, c'est une façon de montrer au Seigneur leur bonne volonté ». Difficile de sourire sur cette planète pour laquelle il montrait souvent l'humeur la plus noire. J'ai pour moi ma relative jeunesse et suis faite de telle façon que j'endure assez bien les coups dont la vie est prodigue : les ecchymoses pâlissent vite, et assez rapidement se ferment les plaies. Mais j'avoue que la dépression suicidaire de Maximilien m'a été plus pénible que je ne puis dire. Je n'ose penser aux conséquences d'un événement fatal. Allons, sourions. Le ciel s'est éclairci. Que me dirait mon pasteur de père en telle occasion ? Il aurait bien un bout de psaume à me glisser dans l'oreille comme une boule *Quies*.

J'en reviens à mon premier titre. J'en ai parlé à Max, un soir de l'hiver passé, devant un feu de bois. Il m'a chiffonné les cheveux (j'emploie sa manière de dire la chose) et sa voix était encore essoufflée : « Tu es folle ! C'est là un titre impossible et, par ailleurs, complètement faux. Tu parles de moi, d'accord, mais je ne suis qu'un prétexte. Je ne veux pas te le faire avouer, mais tu es assez intelligente pour deviner que tu ne parles que de toi. J'admire ton travail, je puis te l'avouer. Tirer de cette masse de papiers que j'ai écrite, tu sais mieux que moi que je n'ai de

style aucun, tirer de cette paperasse le texte que j'ai pu lire... Je l'avoue, il n'est rien que tu n'as rédigé qui ne soit véridique, mais véridique à ta manière, et je t'avouerai que j'aime à te sentir si présente dans ce récit. Tu sais que j'aime Pascal jusqu'à mettre certains de ses textes en musique. Je l'ai beaucoup fréquenté, sans pour autant que me soit venu quelque talent à écrire. Attends... »

Il est allé à ce qu'il appelle sa *bibliothèque quotidienne* et y a pris un exemplaire assez amoiché des *Pensées*. Il s'est rassis en pleine flamme, entendez que la flamme s'agitait en claquant derrière lui, et que je pouvais voir de profil sa tête à la fois pensive et emplie de l'énergie, à mon sens, de la joie. Il me lut : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait à voir un auteur, et on trouve un homme ».

Une femme en l'occurrence. Avec tous ses pouvoirs et ses potentialités, excuse-moi d'employer un mot aussi pesant. Le style, c'est la femme, non ? Je ne fais à ma manière que répéter ce bon vieux Buffon, cette constatation sur quoi on m'a fait disserter autrefois au lycée. J'ai lu et relu ton texte, et je te voyais bien mieux que je ne m'y voyais. C'était parfait. Et au cours de mes lectures, j'ai trouvé ton titre. Tu en feras ce que tu veux ».